

Bibliothèque numérique

medic@

**Chabert, Philibert / Huzard,
Jean-Baptiste. Instruction sur la
manière de conduire et gouverner les
vaches laitières. Seconde édition
augmentée.**

*A Paris : de l'imprimerie et dans la librairie vétérinaire
de M.R. Huzard, 1797 an V.*

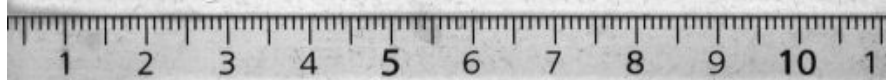


Exemplaire de l'Ecole nationale vétérinaire de Maisons
Alfort

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?extalfo00049>

151041

INSTRUCTION
SUR LA
MANIÈRE DE CONDUIRE
ET GOUVERNER
LES
VACHES LAITIÈRES.



INSTRUCTION
SUR LA
MANIÈRE DE CONDUIRE
ET GOUVERNER
LES
VACHES LAITIÈRES

INSTRUCTION
SUR LA
MANIÈRE DE CONDUIRE
ET GOUVERNER
LES
VACHES LAITIÈRES.

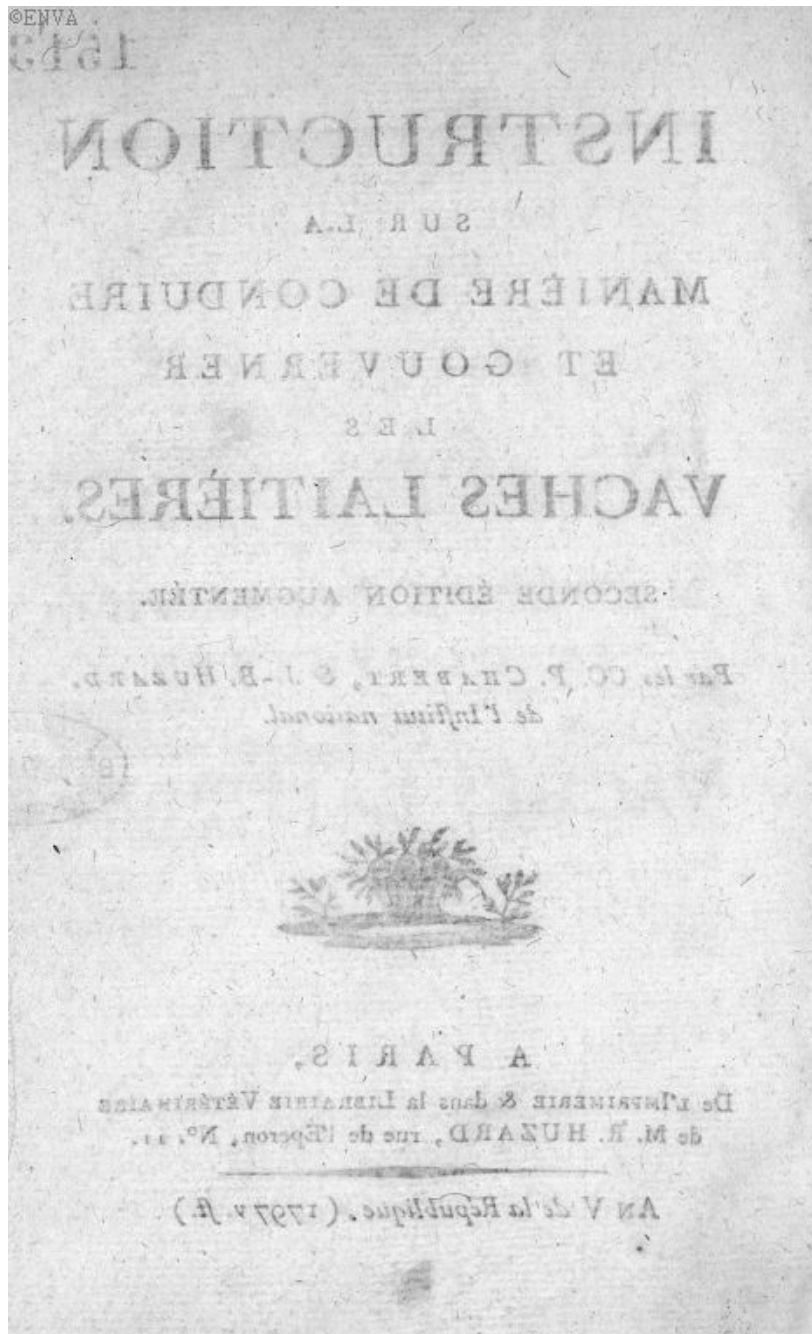
SECONDE ÉDITION AUGMENTÉE.

Par les CC. P. CHABERT, & J.-B. HUZARD,
de l'Institut national.



A PARIS,
De l'IMPRIMERIE & dans la LIBRAIRIE VÉTÉRINAIRE
de M. R. HUZARD, rue de l'Éperon, N^o. 11.

AN V de la République, (1797 v. st.)



AVERTISSEMENT.

CETTE Instruction rédigée par le C. Chabert, fut imprimée à l'Imprimerie royale, en 1785, par ordre du Gouvernement, à l'occasion des vaches qu'il fit distribuer alors à quelques pauvres cultivateurs de la Généralité de Paris. Elle étoit in-8°. de 31 pages.

Comme tout ce qui étoit commandé, elle fut faite, peut-être, un peu précipitamment; elle ne tarda pas néanmoins à être extraite et copiée dans les ouvrages économiques qui commençoient à se répandre, & M. le Comte de Bonfi, connu en Italie, par plusieurs bons ouvrages sur l'Art vétérinaire, ne dédaigna pas de la traduire en Italien, & d'y ajouter quelques notes; cette traduction parut à Rimini, en 1788, in-8°. de 20 pages.


Insensiblement elle se répandit; on sentit que les préceptes généraux qu'elle contenoit, pouvoient s'appliquer à tous les lieux comme

à la Généralité de Paris : on la demanda , & il devint nécessaire de la réimprimer.

Nous sentîmes , en nous occupant de cette réimpression , qu'il seroit utile de donner quelques développemens à plusieurs articles , d'en corriger quelques autres , & d'en ajouter de nouveaux ; la seconde édition que nous publions aujourd'hui est fort augmentée , & ne peut être que plus intéressante encore aux cultivateurs qui ont déjà bien accueilli la première : nous y avons ajouté les notes de M. le Comte de Bonfi , qui nous ont parues utiles , & de nouvelles observations que notre pratique nous a mis à portée de faire.

Quelques journaux viennent d'annoncer une réimpression de cet ouvrage ; ce n'est qu'une réimpression tronquée de la première édition , qui a été faite à notre insçu , et que nous désavouons.

Paris , le 15 Ventôse , an 5^e.



INSTRUCTION

SUR LA

MANIÈRE DE CONDUIRE ET GOUVERNER LES VACHES LAITIÈRES.

ON ne peut se dissimuler que les avantages qu'on a lieu d'attendre de l'éducation des vaches laitières tiennent continuellement aux soins qu'on donnera à ces animaux ; plus ces soins seront multipliés, plus le bénéfice sera considérable ; c'est une vérité qu'a démontré l'expérience de tous les lieux & de tous les tems.

Il est des attentions générales à avoir pour les vaches qui arrivent ; il en est pour la nourriture, pour la boisson, pour le pansement, pour la disposition & l'entretien des étables ; il en est d'autres particulières, relatives au tems de la concep-

(6)

tion, à celui de la plénitude, à l'époque du vèlage, aux momens qui le suivent, à l'éducation des veaux, mâles ou femelles, & aux moyens de connoître les maladies, tant des mères que de leurs productions.

Des soins que les Vaches exigent à leur arrivée.

C'est une vérité incontestable, que les vaches transportées d'un pays éloigné, exigent des attentions & des soins particuliers jusqu'à ce qu'elles se soient accoutumées au nouveau climat sous lequel elles viennent habiter; & que l'omission de ces soins entraîne presque toujours le dépérissement & la perte des animaux.

Le plus grand nombre des vaches laitières est acheté dans les marchés, ou elles arrivent fatiguées par des marches plus ou moins forcées, & souvent plus ou moins prêtes à vèler (1).

(1) Voyez le *Mémoire sur la maladie qui affecte les vaches laitières, &c.* : par le C. Huzard. *Instructions vétérinaires*, volume de l'an 2^e, page 193.

(7)

On leur donnera une abondante litière ; on les sortira de l'étable plusieurs fois dans la journée ; elles seront frictionnées ou bouchonnées par tout le corps & sur-tout aux jambes & aux articulations, qu'il sera nécessaire , si elles paroissent fatiguées, d'envelopper de linges imbibés d'eau tiède, légèrement vinaigrée.

On ne les mettra point sur-le-champ à leur régime ordinaire, mais on les nourrira d'abord avec des alimens de facile digestion, qu'on leur donnera souvent & en petite quantité à la fois ; on les fera boire à l'eau tiède, blanchie avec le son ou la farine , & un peu salée ; si elles sont très-avancées dans leur plénitude, une saignée à la jugulaire, ou à la veine du cou, fera très-avantageuse en retardant le moment du vélage, toujours accéléré par les fatigues ; elle en rendra le travail bien moins pénible, & préviendra les accidens qui en sont souvent la suite.

Les marchands de vaches sont tenus de garantir ces animaux pendant un délai, après

A 4

(8)

la vente, qui varie dans les différentes coutumes, mais qui paroît assez généralement fixé à neuf jours dans le plus grand nombre.

Si la vache tombe malade ou meurt pendant ce délai, le propriétaire doit se retirer par devant les autorités constituées, pour faire constater les causes de la maladie ou de la mort.

L'autorité constituée nomme un expert vétérinaire qui visite la vache, la fait ouvrir si elle est morte, & dresse du tout un procès-verbal, sur lequel le propriétaire poursuit le vendeur en garantie, s'il est constaté que la maladie ou la mort sont antérieures à la vente (1).

De la Nourriture.

S'IL est essentiel de donner aux vaches, & sur-tout à celles nouvellement importées, une nourriture abondante, il ne l'est pas moins de la leur donner de bonne qualité;

(1) On trouvera tous les détails qui concernent la garantie & les cas redhibitoires des vaches dans les *Instructions vétérinaires*, volume de 1791, pag. 71 & suivantes.

(9)

c'est même un fait généralement reconnu, qu'une petite quantité de nourriture, bien choisie & bien saine, est infiniment plus profitable aux animaux, qu'une grande quantité de nourriture viciée d'une manière quelconque.

La nourriture des vaches est de deux sortes, verte ou sèche.

Où l'on donne la première à l'étable, ou on la laisse paître, ce qui est sans contredit la meilleure méthode, celle qui est la plus conforme au vœu de la nature.

Dans le premier cas, on doit avoir attention de ne donner que peu de nourriture à la fois, & d'en donner souvent; on évite par ce moyen que les vaches n'en mangent une trop grande quantité, & ne se donnent des indigestions; ou qu'elles ne s'en dégoûtent & ne la refusent, après l'avoir altérée avec leur haleine. En ne mangeant que peu d'alimens à la fois, elles les mâchent & les broient mieux, elles ruminent plus promptement, la digestion se fait plus facilement, & la santé, l'embon-

(10)

point, & l'abondance du lait sont toujours la suite de la perfection de cette opération.

Il est fort peu de plantes qu'on ne puisse ainsi donner aux vaches en vert, à l'étable; les plus ordinaires sont la luzerne, le trèfle, le sain-foin, le colsat, la chicorée sauvage, la pimprenelle, les feuilles & les racines des carottes, des bettes - raves, des raves, des navets; les choux, les citrouilles, la sanve ou faux fénévê, les feuilles de maïs ou blé de Turquie, les laitues, les pommes de terre, les topinambours, le jonc marin ou genêt épineux, le persil, les arroches, la trainasse, les vesces, les lentilles, les cosses de pois, de fèves; enfin, presque toutes les espèces de légumes, & la plupart des plantes des jardins, ainsi que celles qu'on trouve dans les champs, après la moisson, & sur les jachères. Les jeunes chardons leur procurent un lait très-bon, très-crèmeux, & par conséquent très-riche.

Les feuilles & les sommités de plusieurs sortes d'arbres, tels que l'orme, le frêne, le chêne, l'érable, le saule, le peuplier,

(11)

l'extrémité des tiges de vigne, sont autant d'alimens auxquels on peut encore recourir avec avantage.

On peut aussi, sur les bords de la mer, dans les temps de sécheresse, & de disette, nourrir les vaches avec les algues, les varecs, les christes - marines, après les avoir fait bouillir quelque tems dans l'eau douce.

Le farrasin & les orties viennent assez bien dans les plus mauvaises terres; les vaches mangent volontiers les dernières, soit qu'on les mêle avec de la paille, soit qu'on les laisse infuser dans de l'eau chaude pendant la nuit, & que le jour suivant on leur donne les orties infusées, & l'infusion qui prend une couleur brune & un goût fort agréable aux vaches; on assure qu'elles leur donnent beaucoup de lait (1).

Lorsqu'on donne des racines aux vaches, il est important de les leur hacher, autrement on les exposeroit à être suffoquées, ce qui n'arrive que trop souvent.

(1) Voyez *Recherches sur les maladies épidémiques*, par M. de Baer; Paris 1776, in-8°. page 64.

(12)

L'expérience a appris, que ces racines sont plus nourrissantes & qu'elles donnent plus de lait lorsqu'on les fait cuire.

Il est essentiel d'être très-réservé sur la luzerne, outre qu'elle est très-échauffante & que le lait qu'elle fournit a peu de qualité, elle donne aux vaches qui en ont mangé avec excès, des indigestions & des météorisations dont elles périssent souvent (1).

On doit user de la même réserve pour les pousles d'orme, de frêne, & des autres arbres; prises avec excès, elles occasionnent le pissement de sang, des diarrhées dyssenteriques, & d'autres maladies graves & souvent mortelles (2).

On ne doit jamais donner aux vaches de verdure échauffée, elle est la cause assez ordinaire d'un grand nombre de maladies.

(1) Voyez la description & le traitement de ces accidens, dans les *Instructions vétérinaires*, volume de 1792, page 158 & suivantes.

(2) Voyez la description & le traitement de la maladie occasionnée par les jeunes pousles de bois, *Instructions vétérinaires*, volume de 1793, page 99 & suivantes.

On attendra pour cueillir l'herbe destinée à nourrir les vaches , que le soleil ait abattu la rosée ; il seroit très-dangereux de la leur présenter lorsqu'elle en est encore couverte.

Si le soleil ne paroïssoit pas, on la laisseroit un peu fanner avant de la leur donner.

On ne donnera aux vaches, autant qu'on le pourra , que de l'herbe qui ait acquis la maturité, c'est-à-dire, dont les fleurs commencent à s'épanouir ; plus tard , elle est trop mûre , & ses tiges sont dures ; plutôt elle manque de suc , nourrit moins , & est plus sujette à fermenter dans l'estomac des animaux qui s'en nourrissent.

Lorsqu'on laisse les vaches prendre elles-mêmes leur nourriture dans les champs , on doit avoir grand soin de ne les faire sortir que lorsque la rosée sera dissipée , pour les raisons qui ont déjà été indiquées : si la pâture est peu abondante , on les laisse en liberté ; si au contraire elle l'est beaucoup , comme les luzernes , les trèfles , les sainfoins , les pimprenelles , & les autres prairies

(14)

artificielles, on attache les vaches à une corde fixée à un piquet planté dans le champ, & on ne leur abandonne que la quantité qu'on veut leur faire dépouiller; lorsqu'elles l'ont consommée, on les laisse quelques momens sans les changer pour leur donner le tems de ruminer; après quoi on retire le piquet qu'on replace un peu plus loin. Ce déplacement doit se faire quatre à cinq fois par jour au moins; il ne faut pas croire qu'on puisse s'en dispenser en abandonnant à chaque fois une quantité considérable de nourriture, les vaches alors en mangeroient avec excès & se donneroient des indigestions très-dangereuses, ou après s'être rassasiées, elles gâteroient ce qui resteroit, & prendroient du dégoût pour cette nourriture. *Peu & souvent*, est une maxime qu'on ne doit jamais perdre de vue, lorsqu'on nourrit des vaches; elles s'en portent mieux, & fournissent toujours une plus grande quantité de lait.

Pour empêcher les vaches mises au piquet de se prendre dans leur longe, & de la rac-

(15)

pourcir en la tournant, on se sert d'une longe divisée dans son milieu par un morceau de bois percé par les deux bouts, qu'on nomme *tourillon* ; la corde est fixée aux anneaux du tourillon, de manière qu'elle puisse y tourner aisément ; il faut que la corde qui tient à la tête, soit plus longue que le corps de la vache, afin que le tourillon ne puisse la blesser.

Il est très-important de ne point faire paître les vaches dans les momens les plus chauds de la journée ; la grande chaleur les fatigue extrêmement, les mouches les tourmentent, & la quantité du lait diminue sensiblement.

On doit faire sortir les vaches pour paître ou seulement pour se promener, s'il est possible, tous les jours dans toutes les saisons de l'année, à moins que le tems ne soit extrêmement mauvais ; on profite du moment qu'elles sont dehors pour retirer les litières & en remettre de fraîches.

Lorsqu'on nourrit les vaches au sec, la première attention à avoir, c'est que la

nourriture soit de bonne qualité ; & la seconde , qu'elle soit donnée en quantité suffisante ; sans ces deux conditions , ce seroit en vain qu'on attendroit du bénéfice des vaches qu'on nourrit.

Les fourrages échauffés , rouillés , mal récoltés , poudreux , comme les balayures de granges , qui ne sont que les balles des grains , mêlées de poussière , & qu'on nomme *balot* , *baillot* dans quelques départemens , nourrissent mal , donnent peu de lait , de mauvaise qualité , & sont la source d'une infinité de maladies.

Les foin artificiels de seconde & même de troisième coupe , lorsqu'ils sont de bonne qualité , & qu'ils ont été coupés & ferrés par un tems favorable , paroissent convenir mieux à la nature des vaches que ceux de première coupe , dont les tiges plus dures se digèrent moins bien , & donnent moins de lait.

Toutes les plantes vertes dont nous avons dit qu'on pouvoit nourrir les vaches , peuvent leur être données desséchées. On leur donne , en outre , les pailles d'orge , d'avoine ;

voine; celle qui n'a pas été javelée, sur-tout, qui est infiniment meilleure, plus délicate, plus appétissante & plus saine; les pailles de blé, lorsqu'elles sont fourrageuses, les couleures de feigle, les menues pailles passées au cribles, celles des pois, des féveroles; l'orge ou crud ou bouilli, ce qui est préférable; le son, les criblures, le gland, la faîne, les feuilles d'arbres fanées; les marcs ou *gâteaux* d'huile de navette, de noix, de colsat, de graine de lin, de chenevis, de faîne; ceux de raisins, de pommes, de poires; les résidus des amidonniers, des brasseurs, &c. &c.

Souvent on mêle une partie de ces substances avec des racines, & on fait cuire le tout en consistance de bouillie plus ou moins claire; c'est ce qu'on nomme *bouée* dans beaucoup de cantons.

Les vaches s'accommodent très-bien de ces différentes nourritures, lorsqu'on les leur donne avec ménagement, & qu'on les affoure six fois par jour au moins; si cette attention exige quelques soins de plus, on

B

en est amplement dédommagé par la quantité & la qualité du lait.

On rend les pailles plus appétissantes, lorsqu'on les mêle, couche par couche, avec le regain qu'on veut garder pour l'hiver ; on a l'attention, dans ce cas, de ne pas laisser le fourrage se dessécher autant que si on le ferroit pur ; il n'est pas sujet à s'échauffer, son humidité étant en partie absorbée par la paille, à qui elle donne plus de saveur & plus de suc.

Elles ne seront pas moins appétissantes, si on a l'attention de les arroser légèrement avec de l'eau dans laquelle on aura fait fondre du sel de cuisine ; on les arrosera avant de les donner, ou le matin pour le soir ; cette précaution est indispensable lorsque les vaches ne mangent que des fourrages secs ; elle les excite à boire.

Si c'est mal entendre ses intérêts que de ne pas nourrir assez, & s'il est vrai qu'une vache bien nourrie rapporte plus que deux qui le sont mal, ce n'en seroit pas moins un abus très-préjudiciable que de nourrir

(19)

trop ; les vaches engraisseroient , donneroient moins de lait , ou tariroient même absolument ; elles demanderoient aussi le taureau beaucoup plutôt.

Une des attentions les plus essentielles à avoir lorsqu'on nourrit des vaches laitières , c'est de ne jamais les faire passer brusquement de la nourriture verte à la nourriture sèche , & de celle-ci à la première : on doit , au contraire , les y amener peu-à-peu & par gradation. Tout changement brusque de nourriture , opère une diminution dans le lait. Si ce changement est en mieux , la diminution n'est que momentanée ; si elle a lieu par des alimens moins succulens , le lait diminue toujours d'avantage. Le changement d'étable produit le même effet ; si l'étable nouvelle est plus fraîche ou plus chaude , la diminution momentanée du lait est toujours en raison de cette différence de température.

De la Boisson.

ON doit abreuver les vaches deux fois

B 2

par jour, & même trois fois dans l'été ; cette précaution est essentielle lorsqu'elles sont nourries au fec. L'omission de cette attention est une des principales causes des maladies inflammatoires, auxquelles elles sont si sujettes.

Il faut, en outre, que l'eau dont on les abreuve, soit la plus pure, la plus claire qu'il soit possible. On doit toujours donner la préférence à celle qui court ; la meilleure de toutes est celle qui coule au-dessous des moulins, le battement qu'elle a éprouvé en passant sous les roues l'a rendue plus douce, plus légère.

C'est un préjugé bien général & bien dangereux que celui de croire que les eaux fangeuses & croupissantes des mares soient une boisson plus saine que l'eau la plus pure ; les suites funestes que ce préjugé entraîne tous les jours auroient bien dû le faire disparaître.

Les eaux de mares, entourées de frênes, sont souvent couvertes, pendant les chaleurs de l'été, de mouches cantharides que

le vent fait tomber de ces arbres ; ces insectes que les animaux avalent avec la boisson, lorsqu'ils sont pressés par la soif, forment un véritable poison.

Lorsqu'on n'a point d'autre eau pour abreuver les vaches que celle de ces mares, ou de l'eau de puits qui s'oppose à la cuisson des légumes, qui dissout mal le savon, qui ne soit pas propre à laver le linge, on doit la battre en la laissant tomber plusieurs fois d'un vase dans un autre, ou ce qui est bien plus économique, la filtrer à travers le sable. Pour cet effet, on se sert d'un tonneau défoncé par le bout d'en-haut ; on couvre le fond d'en-bas d'une couche de sable de quatre à cinq pouces d'épaisseur, après avoir percé ce fond de plusieurs petits trous, & l'avoir enveloppé extérieurement d'une toile, qui laisse passer l'eau & retienne le sable. L'eau filtrée doit être reçue dans un baquet qui servira d'abreuvoir.

On rendra l'eau bien plus saine encore en la blanchissant avec le son de froment ou la farine d'orge : cette pratique est excel-

lente, elle procure aux vaches beaucoup de lait.

Dans les grandes chaleurs de l'été, les vaches nourries au sec, sont assez souvent constipées, leurs matières sont dures & noires, cette circonstance exige qu'on ajoute à leur boisson de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir du son & de la graine de lin; mais, lors même que cette circonstance n'existeroit pas, on ne doit pas se dispenser d'ajouter un verre de vinaigre par seau dans la boisson, lorsque l'eau ne sera pas de bonne qualité; & si la sécheresse étoit très-considérable, on feroit bien d'aciduler ainsi leur boisson, de quelque nature qu'elle soit.

Dans ces cas, il est important encore de leur donner des racines cuites en bouillie, jusqu'à ce que la constipation soit passée; & il est essentiel d'en conserver toujours une partie pour cette saison. Si elles manquoient absolument, on les remplaceroit par de l'orge, de l'avoine, ou du seigle, bouillis & crevés dans l'eau; & on mêleroit cette eau avec la boisson.

De la nécessité du Pansement.

C'EST une erreur de croire que le pansement de la main soit moins nécessaire aux vaches qu'aux chevaux : & la négligence dont est trop souvent suivie cette opinion, est la source d'une infinité de maux de toutes espèces : les vaches ne sont bien portantes que lorsqu'elles transpirent bien, ce qui ne peut pas être lorsqu'on les laisse séjourner dans la fange, & qu'on n'a pas le soin d'enlever la crasse qui bouche les pores de la peau. Dans les pays où l'usage salutaire d'étriller & de bouchonner les vaches laitières est établi, on remarque qu'elles sont moins sujettes aux maladies, qu'elles ont plus d'embonpoint & de vigueur, qu'elles donnent un lait plus abondant & sur-tout de meilleure qualité.

On étrillera donc les vaches une fois par jour, & on ne laissera point leur fiente s'attacher à leur poil comme cela se pratique trop souvent ; cette opération sera très-prompte & très-facile, si l'on a le soin de

B 4

donner tous les jours aux vaches , une litière fraîche & abondante ; elles s'en porteront infiniment mieux , & le bénéfice des fumiers & du lait fera bien plus considérable.

On croit assez ordinairement que, pourvu que les vaches laitières aient une nourriture abondante , il ne leur faut rien de plus ; mais nous ne craignons pas d'affurer, que des vaches quelques bien nourries qu'elles soient , ne réussissent jamais bien , si on leur refuse les foin qui viennent d'être indiqués ; tandis que celles à qui on les donnera, prospéreront quoique beaucoup moins bien nourries.

On doit aussi avoir l'attention de laver le pis de tems en tems , avec de l'eau tiède ou dégourdie ; on prévient par-là les engorgemens durs & indolens , auxquels il est très-sujet , ainsi que les porreaux , les fungus , & les excroissances de différentes sortes dont il est souvent couvert ; il n'est pas même très-rare que les trayons soient rongés & entièrement consumés par des ulcères qui ne sont dûs qu'aux ordures qui s'y at-

(25)

tachent, & qui acquièrent par leur séjour un caractère âcre, caustique & destructeur. La propreté exige d'ailleurs que le pis soit lavé avant et au moment de traire les vaches.

Des Etables.

LES étables les plus saines sont celles qui sont exposées au levant & placées sur un sol sec & élevé; leur défaut le plus général est d'être beaucoup trop fermées; le préjugé où l'on est que le froid nuit aux vaches, & qu'on ne sauroit trop les en garantir, est la cause la plus commune des accidens de tout genre, auxquels elles sont si sujettes. Non-seulement la plupart des étables sont très - basses & n'ont que des ouvertures très - étroites, mais on s'attache encore à les tenir bouchées très - exactement, pour peu que l'air soit froid; il n'est peut-être pas une pratique aussi funeste, aussi meurtrière, & contre laquelle il soit plus important d'être en garde.

L'expérience a démontré que les vaches pouvoient rester sans abri, sans qu'il en ré-

sultât aucun inconvénient , dans les saisons mêmes les plus rigoureuses ; il est mieux sans doute de les tenir dans des étables , mais elles ne sauroient être trop ouvertes ; quelque froid que soit l'air , il fera certainement moins de mal que celui qu'on y laisse corrompre en les tenant exactement fermées. On doit regarder comme une règle générale , qu'elles le sont trop , toutes les fois qu'en y entrant on éprouve de la difficulté à respirer , & qu'elles exhalent une odeur pénétrante (1).

S'il est important que les étables soient bien aérées , il ne l'est pas moins qu'elles soient souvent nettoyées : le fumier qu'on y laisse trop long-tems séjourner , altère l'air , & peut causer beaucoup de maladies putrides (2).

(1) Voyez le *Mémoire sur la maladie qui affecte les vaches laitières* , déjà cité. — Voyez aussi les *Observations sur plusieurs maladies de bestiaux* , par M. Tessier ; Paris 1782 , in-8°.

(2) On peut consulter dans le *Dictionnaire de Médecine de l'Encyclopédie méthodique* , le mot *Air* , tome 1^{er} , seconde partie , pag. 488.

(27)

On doit aussi bien prendre garde que les vaches ne soient pas trop gênées; elles doivent avoir chacune une espace de cinq pieds au moins.

Il est des pays où l'on a la pernicieuse habitude d'établir la grange dans l'étable. La poussière qui s'élève lors du battage des grains, est respirée par les animaux, ce qui offense la poitrine au point de faire naître fréquemment la péripneumonie gangreneuse, ou la pomellière.

Les préceptes contenus dans cet article & dans le précédent, paroissent encore très-problématiques pour le plus grand nombre des nourrisseurs, ou de ceux qui n'élèvent des vaches laitières que pour le produit du lait; ils sont persuadés, & l'observation journalière paroît leur démontrer que la sécrétion du lait est plus abondante dans les vaches qui ne sont pas exposées à l'air froid; ils partent de ce principe, pour les amonceler dans les étables, & les priver de l'air & de la lumière pendant une très-grande partie de l'année.

Cependant , s'ils mettoient en comparaison ce prétendu surplus de produit avec la dépense annuelle qu'ils sont obligés de faire pour acheter des vaches qui remplacent celles qui ont été , pour ainsi dire , étouffées ; ils consentiroient à laisser respirer à ces animaux , en tout tems , un air pur & renouvelé , & ils y trouveroient un grand avantage ; mais le préjugé ne calcule pas , ou calcule mal , & ce n'est que par des expériences suivies , répétées , & faites publiquement , qu'il sera possible de les persuader.

Des Soins qu'exige la Conception.

Les vaches qui ne sont pas pleines , reviennent ordinairement en chaleur toutes les trois semaines. On doit profiter , pour les conduire au taureau , du moment où cette chaleur est la plus forte ; elles en retiennent bien plus facilement ; il est quelques vaches dont la chaleur est de peu de durée , on doit se hâter de les faire couvrir.

La chaleur se reconnoît à ces signes. Les

vaches mugissent presque continuellement, elles sautent les unes sur les autres ou sur le taureau; elles s'agitent, se tourmentent & bondissent aussi-tôt qu'on les laisse libres; on reconnoît encore la chaleur, au gonflement des parties génitales, aux contractions fréquentes dont ces parties sont affectées, & à l'humeur gluante & blanchâtre qui en découle.

Lorsqu'elles ont été couvertes, on doit attendre qu'elles donnent de nouveaux signes de chaleur avant de les faire couvrir de nouveau.

Il est des vaches qui ne retiennent pas, elle deviennent souvent en chaleur, on les nomme *taurellières*; une forte saignée faite l'instant avant le saut, apaise l'orgasme & facilite la conception; si la vache taurellière est saine, il est rare d'être obligé d'avoir recours deux fois à ce moyen. Cette opération exige que l'animal soit à jeun.

On a généralement observé que les vaches qui revenoient souvent en chaleur, & qui ne retenoient pas, avoient la poitrine en

mauvais état, & ne tarديوient pas à être affectées de la pulmonie.

On ne fera point couvrir les génisses avant deux ans, elles deviendront beaucoup plus grandes & seront mieux développées que si elles concevoient plutôt: si on attendoit jusqu'à trois ans, elles deviendroient plus belles encore.

On doit faire couvrir les vaches tous les ans; l'expérience a prouvé que celles qu'on laisse plusieurs années sans les faire porter, finissent par avoir la phtisie pulmonaire, connue assez généralement aussi sous le nom de *pomellière*.

Des Soins qu'exige la Plénitude.

LA vache porte neuf mois; quelques-unes donnent du lait pendant tout le temps de leur plénitude, d'autres tarissent deux mois avant d'être à terme. On doit cesser de traire les unes & les autres à la fin du septième mois, à moins que le pis ne s'en-gorge; dans ce cas, on ne les traite qu'à demi, outre que le lait qu'on auroit après

cette époque feroit de mauvaise qualité, il est nécessaire au fœtus que porte la mère.

On doit ne conduire les vaches pleines que sur un terrain uni ; on les expose souvent à avorter , lorsqu'on leur fait sauter des fossés , lorsqu'on les presse pour les faire entrer dans les étables , lorsque les pâturages sont resserrés , & que les chiens sont nécessaires pour les contenir. Les vaches pleines , & sur-tout celles qui approchent du moment du vêlage , doivent être nourries plus abondamment , & avec une nourriture plus substantielle qu'à l'ordinaire. Les grains leur conviennent très - bien , & les bons économes le leur donnent toujours , comme quelques poignées d'orge , d'avoine , de la gerbée , &c. On leur réserve aussi du foin ou du regain de la meilleure qualité pour cette époque.

Lorsque plusieurs vaches pleines paîtront ensemble , on doit les veiller très-exactement , pour les empêcher de se battre : on en a vu souvent avorter après des coups de cornes ou de tête , reçus en se battant.

Mais de toutes les causes qui donnent lieu à l'avortement, plus fréquent dans les vaches que dans tous les autres animaux, les plus ordinaires sont le défaut d'exercice, l'amplitude excessive de la panse, la dureté, ainsi que la dureté du bonnet ou du troisième estomac.

On le prévientra, en faisant sortir plus fréquemment ces animaux, en leur donnant, comme nous l'avons déjà dit, des alimens de facile digestion & qui renferment sous un petit volume beaucoup de sucs nourriciers: la paille, les menues pailles, & les fourrages mal récoltés, nourrissent peu, & surchargent les entrailles; la matrice ne pouvant s'étendre progressivement, le fœtus, lorsqu'il a acquis un certain volume, ne peut en acquérir davantage, il dépérit & meurt.

Des Soins qu'exige le Part, ou le Vêlage.

On reconnoît que le part sera prochain, aux beuglemens, au gonflement du pis, aux agitations de l'animal, à l'abaissement des flancs & de la croupe; on veillera la vache,
afin

afin d'être présent lorsqu'elle mettra bas , & de lui donner tous les secours convenables dans le cas où le part seroit trop laborieux.

Le veau se présente ordinairement les pieds de devant & la tête les premiers, ou quelquefois les pieds de derrière & la queue ; dans l'un & l'autre cas le vélage peut se faire naturellement ; si le veau présente une jambe seule, ou la tête seule, ou toute autre partie, il ne faudroit pas faire faire à la vache des efforts inutiles, mais appeler sur-le-champ l'artiste vétérinaire.

Il faut bien se garder, comme on ne le pratique que trop communément, de se hâter de faciliter l'extraction du veau, dès qu'il paroît, en le tirant avec force, & même, comme nous l'avons vu, en l'attachant avec des cordes & en y attelant un cheval, sans égard aux efforts de la nature, qui suffisent dans presque tous les cas ; ces pratiques ne peuvent être que meurtrières pour la vache & pour le veau ; il faut laisser les eaux percer elles-mêmes, & se borner

C

à aider la vache, en tirant doucement le veau, lorsqu'elle fait des efforts pour l'expulser.

Il est essentiel aussi, dans ces cas, de s'abstenir des moyens échauffans qu'on prodigue quelquefois pour accélérer la délivrance, tels que le vin, le sucre, la cannelle, la muscade, &c. & qui la retardent au contraire par l'irritation qu'ils excitent; il ne faut y avoir recours que lorsque la vache paroît affoiblie, & ils doivent toujours être prescrits par un homme de l'art. On se contentera, si le travail dure longtems, de donner à la vache de bons alimens, en petite quantité, & de l'eau blanche salée.

On lui fera une ample litière, afin que le veau ne puisse se faire de mal en tombant, car les vaches mettent presque toujours bas debout.

Le vêlage arrive assez souvent dans une saison encore froide, il faut couvrir les vaches, ne les point sortir pendant quelques jours, & sur-tout ne pas les exposer à l'air froid, ou à la pluie.

Des Soins qu'exigent les Vaches après le vèlage.

On est assez généralement dans l'habitude, aussi-tôt que les vaches ont mis bas & que le cordon ombilical est rompu, d'y attacher un morceau de bois ou un petit poids quelconque, pour en empêcher la retraite dans la matrice; cette précaution, qui le plus souvent est inutile, peut quelquefois néanmoins faciliter la sortie du délivre & s'opposer à son séjour trop longtems prolongé, & il est bon de la mettre en pratique, sur-tout dans les vaches foibles, & qui fatiguées par l'action du vèlage, font peu d'efforts pour l'expulsion du délivre.

La promptitude de cette expulsion n'est pas, au surplus, une des conditions essentielles du vèlage naturel; tant que la bête jouit de sa santé & qu'elle fait parfaitement toutes ses fonctions, on doit se borner à être spectateur; & il faut bien se garder de se hâter d'introduire la main & le bras dans la matrice, comme on ne le fait que trop

fréquemment, pour en arracher tout ce qui y paroît étranger; nous avons très-souvent attendu, sans le moindre danger, jusqu'au dixieme jour, malgré les vives sollicitations que nous faisoient des propriétaires pour accélérer cette sortie, qui n'est jamais dangereuse quand elle est l'ouvrage de la nature, & qui peut avoir les suites les plus funestes lorsqu'elle est sollicitée par des efforts étrangers à l'animal.

Ce n'est que lorsque la vache paroît malade, abattue, & que les forces de la nature sont évidemment insuffisantes, qu'on doit se déterminer à extraire le délivre, & cette opération, très-délicate, ne peut-être avantageusement pratiquée que par un homme de l'art, qui connoisse parfaitement la structure des parties sur lesquelles il doit agir.

Il en est des breuvages d'urine, de vin, de sabine, de rhue, &c. qu'on conseille en pareille circonstance, comme de ceux dont nous avons déjà parlé, & sur l'emploi desquels on doit être très-réservé; ils peuvent quelquefois faire beaucoup de mal,

en excitant la fièvre, l'inflammation, &c., & ne conviennent que dans un très-petit nombre de cas qui doivent toujours être déterminés par l'artiste vétérinaire (1).

Au surplus, de légères promenades, fréquemment répétées, lorsque la saison le permet, le bouchonnement sur les reins & sur le ventre, soit avec un bouchon de paille, soit avec un morceau d'étoffe de laine, facilitent beaucoup la sortie du délivre.

On doit se borner, lorsque les vaches sont

(1) Depuis que l'un de nous remplit la place d'expert aux rapports au tribunal de commerce du département de la Seine, à Paris, il a été à portée d'observer assez fréquemment dans les vaches une maladie inflammatoire & gangréneuse des intestins & de la matrice, à la suite du vêlage, maladie qui est toujours la suite des mauvais soins, & dont nous croyons qu'aucun auteur vétérinaire n'a encore parlé; elle a beaucoup de ressemblance à la fièvre puerpérale des femmes en couche, & comme dans cette maladie, il y a aussi épanchement dans le bas ventre.

Nous en donnerons la description, lorsque nous aurons recueilli assez d'observations pour que les aperçus que l'on pourra en déduire, soient justes. Il nous paroît d'autant plus essentiel de la faire connoître, que nous présumons qu'elle seroit facile à prévenir, & peut-être à guérir, si elle étoit traitée avec soin.

trop long-tems à se délivrer, à les aider en leur donnant une rotie au vin, au cidre ou au poiré. Lorsqu'on la fait au vin, on le mêle avec égale quantité d'eau ; cette rotie doit être de cinq à six pintes de liquide, dans lequel on a émiétté environ une livre & demie de pain rôti ; elles dévorent ordinairement cet aliment.

Quelques heures après on donne à la vache un demi-seau d'eau tiède, blanchie avec de la farine d'orge grossièrement moulue, ou avec le son de froment.

On continue de lui donner cette boisson pendant cinq à six jours, & si l'on voit que la vache soit foible, qu'elle ait de la peine à se rétablir, on lui donne pendant huit à dix jours la rotie au vin ou au cidre, dont nous venons de parler.

Beaucoup de propriétaires laissent dévorer le délivre à leurs vaches, aussi-tôt qu'il est expulsé, dans la fausse persuasion qu'elles auront beaucoup plus de lait ; d'autres ont grand soin de les empêcher de le manger, & assurent que rien ne les fait

autant dépérir, & qu'elles meurent ensuite de consomption ; si on fait attention à la nature des alimens dont ces animaux se nourrissent habituellement, on fera bientôt convaincu que celui-là ne leur convient pas, & qu'il est plus prudent de le soustraire. Au surplus, toutes les femelles des animaux sauvages ou domestiques, carnivores ou herbivores mangent généralement leur arrière-faix, & nous avons été à portée d'observer que les vaches auxquelles on le laisse manger, comme celles qui ne le mangent pas, ne paroissent en souffrir en rien pour leur santé (1).

On a soin de ne remettre les vaches nouvellement vélées, à la nourriture ordinaire, que par gradation ; lorsqu'on néglige cette précaution, on leur donne des indigestions d'autant plus dangereuses, que les vaches sont plus foibles.

On doit avoir pour règle générale, de ne donner aux vaches nouvellement vélées,

(1) *M. le Comte de Bonfi* a fait aussi la même observation en Italie.

qu'une assez petite quantité d'alimens , mais de choisir les plus nourrissans, les plus substantiels, ceux qui se digèrent le plus aisément. Les alimens cuits, en pareil cas, sont toujours les meilleurs.

Il arrive assez souvent sur la fin de la gestation & immédiatement après le vélage, que la vache pousse le vagin plus ou moins hors de la vulve ; lorsque le vélage est hâté par des moyens forcés , il est quelquefois suivi de la chute complète de la matrice ; dans ce dernier cas, il devient indispensable d'avoir recours à un homme instruit & exercé ; dans le second, qu'on appelle *pousser son rot*, ou *jetter son boulet*, il suffit d'élever fortement le train de derrière de la vache, avec beaucoup de litière, & de lui tenir constamment le devant bas (1).

On ne doit traire les vaches, qu'on destine à être laitières, que quelques jours

(1) On trouvera dans le volume des *Instructions vétérinaires pour l'an 3^e*, des détails beaucoup plus étendus, & à l'usage des artistes vétérinaires, sur les soins que les vaches exigent après le part, & sur les opérations à pratiquer dans ce cas.

(41)

après le part ; le lait qu'elles donnent jusqu'à cette époque, est très-bon pour le veau, mais il n'est ni agréable ni sain pour les usages domestiques.

Il est des vaches dont le pis s'engorge après le vêlage, par l'abondance du lait, il faut les traire souvent & doucement, si le veau ne tète pas assez pour opérer le dégorgement ; ce moyen qui suffit ordinairement, n'occasionne pas l'irritation, l'inflammation, & les abcès qui suivent l'application des graisses qu'on conseille toujours en pareil cas.

Il arrive assez souvent que les vaches portent deux veaux, qu'elles ne mettent bas qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Lorsque le premier est né, on reconnoît qu'il y en a un second, à l'agitation de la mère, qui regarde continuellement son flanc, qui continue de faire des efforts, & qui ne paroît faire que peu ou point d'attention au veau déjà né. Lorsque cet état dure trop long-tems, on aide la vache, en lui faisant prendre une bouteille de vin chaud, &

(42)

en l'excitant à éternuer en irritant les nafeaux avec un peu de tabac. Si l'effet de ces moyens n'étoit pas affez prompt, il faudroit recourir fur-le-champ aux lumières de l'artifte vétérinaire chargé du foin de ces vaches.

Des Soins qu'exigent les Veaux.

IL arrive quelquefois que les mères négligent de lécher leurs veaux nouveau-nés, on les porte à le faire en femant fur le corps de ces veaux, un peu de fel, de mie de pain ou de fon.

Il eft des veaux qui ne prendroient point le trayon, fi on ne les en approchoit, ou fi on ne le leur mettoit dans la bouche. Cette opération doit fe faire avec douceur.

C'est un préjugé encore trop généralement répandu, de frustrer le veau du premier lait, fous le prétexte qu'il eft de mauvaife qualité; c'eft contrarier les vues de la nature, qui a pourvu ce premier lait, féreux & jaunâtre, qu'on nomme *colostrum*, d'une qualité lé-

(43)

gèrement purgative propre à faire évacuer doucement au veau les matières qui se sont accumulées dans ses ventricules & dans ses intestins , pendant le tems qu'il a resté dans le ventre de sa mere , matières que l'on appelle *meconium* ; il faut donc faire teter le veau , dès qu'il le pourra , & ne point traire la vache auparavant.

Les veaux craignent le froid , & il est prudent de les en garantir ; mais il faut bien prendre garde aussi de ne pas tomber dans l'excès contraire , c'est-à-dire , de les tenir enfermés dans des étables trop chaudes & étouffées.

On ne doit jamais sevrer , avant deux mois , ou au moins six semaines , les veaux mâles ou femelles , qu'on se propose d'élever. Le lait , pour ceux-ci , ne peut être suppléé par aucune autre nourriture , & si celui de leur mère ne suffit pas , il faut leur faire teter une seconde vache , ou les accoutumer à boire du lait au seau. C'est un fait incontestable , que plus les veaux tetent , plus ils deviennent , non-seulement , grands

& forts, mais infiniment mieux conformés & d'une santé plus robuste (1). On peut sevrer plutôt ceux qu'on destine à la boucherie.

On doit choisir de préférence pour élever, ceux qui sont nés les premiers ; les autres nés plus tard, n'ont pas acquis assez de force pour supporter le froid de l'hiver, ils languissent & viennent difficilement.

Les veaux ne doivent pas être sevrés tout-à-coup, mais peu à peu ; on doit les laisser d'autant plus teter, qu'ils mangent moins ; ou leur donner d'autant plus à manger, qu'ils tetent moins ; & lorsqu'on les a définitivement sevrés, il faut, outre le son, le

(1) *Querbrat - Calloet*, qui écrivoit sur cet objet, il y a plus d'un siècle, rapporte plusieurs exemples de ce précepte. Il dit, entr'autres, avoir vu, dans une métairie, de grands & de petits bœufs, qui provenoient des mêmes père & mère, mais les grands avoient teté plus long-tems que les autres. Il a vu aussi aux Chartreux d'Auray, en Bretagne, une race de vaches grandes & belles qui avoient teté long-tems, dont les mères étoient petites ; tout dépend de là, dit-il, & le profit est double. Voyez *Moyens pour augmenter les revenus du royaume de plusieurs millions*. Paris, Langlois, 1666, in-4°. pages 21 & 22.

(45)

regain, & les autres nourritures qu'ils commencent à manger depuis un certain tems, leur donner encore du lait coupé avec deux tiers d'eau ; ou bien l'on fait bouillir & crêver de l'orge qu'on leur présente avec l'eau dans laquelle elle a cuit. On les nourrit aussi très-bien avec le lait dont on a enlevé la crème, ou avec le lait de beurre ; ils ont d'abord de la peine à en boire, mais ils s'y accoutument bientôt.

De quelque manière qu'on les élève, il est important de leur fournir une nourriture saine & très-abondante si l'on veut qu'ils deviennent beaux. On est assez dans l'usage de ne faire manger que deux ou trois fois au plus, les veaux qu'on a sévrés. Ce n'est pas assez, il vaut bien mieux leur donner moins de nourriture à la fois, & la leur donner plus souvent.

Aussi-tôt qu'ils sont en état de suivre la mère, on doit les faire sortir, rien ne leur faisant plus de bien que l'exercice, & rien ne leur étant plus contraire que le trop long séjour à l'étable.

Les veaux ont la mauvaise habitude de se teter, ce qui les fait dépérir à vue-d'œil, on prévient cet inconvénient, en les tenant séparés les uns des autres. Il en est qui contractent celle de se lécher, il en résulte des *égagropiles* ou boules de poils dans les estomacs, le dépérissment, & quelquefois la mort. Ces habitudes tiennent à la malpropreté, aux poux dont ils sont quelquefois couverts, & aux vers dont ils sont assez souvent farcis.

On ne peut les tenir trop proprement, & leur donner trop souvent de la litière fraîche : outre les accidens dont nous venons de parler, s'ils croupissent dans l'urine ou le fumier, leur corps se couvre de gale, & ils restent toujours maigres & chétifs.

Les veaux sont forts sujets à un dévoisement ou flux dysentérique qui les jette dans une maigreur extrême qui est assez souvent suivie de la mort. On arrête les mauvais effets de cet accident, en leur donnant plusieurs fois par jour, jusqu'à guérison, des jaunes d'œufs délayés dans du vin.

rouge, & en leur faisant prendre quelques lavemens d'eau dans laquelle on aura fait bouillir du son.

Une once de *Diascordium*, donnée le matin pendant quelques jours, suffit souvent aussi pour remédier à cette diarrhée. Mais si les matières étoient extrêmement fétides, il faudroit délayer le diascordium dans une verrée d'infusion de fleurs de sureau, & y faire fondre un demi-gros de sel ammoniac.

D'autres veaux, au contraire, les premiers jours après leur naissance, ne peuvent ni fienter, ni uriner; ils cessent bientôt de teter, trépignent fréquemment des pieds de derrière, s'agitent les flancs, & meurent assez promptement. Cette double constipation a lieu sur-tout lorsqu'on ne les laisse pas teter le premier lait, ou que les mères sont nourries au sec. Il faut, pour y remédier, introduire un doigt bien graissé dans le fondement, en retirer doucement les excréments durcis qui s'y sont amassés, & donner un ou deux lavemens faits avec

l'infusion de mauve, de camomille, & quelques cuillerées d'huile commune.

Des Signes généraux auxquels on reconnoît que les Vaches sont malades.

Ces signes sont la tristesse, l'abattement, le dégoût, les yeux sombres, éteints ou étincelans; le froid des cornes & des oreilles, ou quelquefois la chaleur considérable de ces mêmes parties; la sécheresse & l'ardeur de la bouche, de la langue, du mufle; la couleur jaune des lèvres, de la langue, des yeux, du dedans des oreilles & de toute la peau; l'agitation des flancs, les fréquentes flexions de la tête que fait la vache pour les regarder; les mugiffemens répétés, les efforts fréquens pour uriner, l'ardeur, la crudité des urines, la dureté ou la trop grande fluidité des excréments, leur couleur noire ou jaune, le sang dont ils sont quelquefois mêlés.

La suppression de l'humeur fluide qui découle par les naseaux, la sécheresse de ces

(49)

ces mêmes naseaux, leur chaleur, celle de l'air qui en sort, la cessation de la rumination, le poil terne, sombre, piqué, peu adhérent à la peau, la sécheresse & l'aridité de celle-ci, son adhérence aux os, les tumeurs qui y paroissent quelquefois tout d'un coup, enfin les mouvemens continuels de la queue.

Ces symptômes sont ceux de plusieurs maladies différentes, & quelquefois très-opposées : aussi-tôt qu'on en reconnoitra quelques-uns, on supprimera aux vaches la nourriture solide, on ne leur donnera que de l'eau blanchie avec le son de froment, ou la farine d'orge : on leur fera une litière plus abondante qu'à l'ordinaire, & on appellera l'artiste vétérinaire qui est chargé de les visiter, & de veiller à leur conservation.

F I N.